

Zeitschrift: Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

Herausgeber: Schweizer Film

Band: 7 (1941-1942)

Heft: 108

Artikel: Le Victor Boucher : un grand comédien a disparu

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-734984>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

film ne laisse guère le temps suffisant pour une telle tâche. Enfin, les aspirants d'une carrière technique cinématographique devraient être prévenus que, même en cas d'une formation des plus sérieuses, on ne pourra pas leur garantir une occupation suffisante.

Les auteurs de scénarios et les metteurs en scène — Lindberg, Steckel, Schnyder, Heuberger, Kern, Schmydeli, Guggenheim, Porchet — viennent presque tous du théâtre et du cinéma. La plupart des auteurs, cependant, ne connaissent pas suffisamment les conditions techniques et artistiques du film. Certes, plusieurs écrivains ont écrit des scénarios, mais le plus souvent, leurs efforts échouèrent pour ces mêmes raisons; ici, des cours pourraient être d'une grande utilité. Selon l'avis du Dr. Meyer, les écrivains suisses n'ont pas la capacité de donner au film une ligne dramatique et mouvementée, et de construire l'action d'une façon efficace. C'est pourquoi notre production semble si souvent lente et épisodique et ne possède pas le rythme et le «tempo» des bons films étrangers; en formant des scénaristes, il faudrait donc insister tout particulièrement sur les lois dramaturgiques du film.

La question des metteurs en scène est particulièrement précaire. Ceux qui se sont mis à la disposition du film ont d'abord dû se familiariser sérieusement avec les exigences cinématographiques, exigences totalement différentes de celles de la mise en scène au théâtre. Il faut reconnaître que certains cinéastes, grâce à leur travail dévoué, sont devenus excellents; leurs rangs furent encore élargis par des metteurs en scène expérimentés ayant acquis leurs connaissances à l'étranger. Mais ici encore, il n'existe pas d'écoles et pas d'autres occasions d'instruction. Un metteur en scène n'a en Suisse que rarement, ou jamais, la possibilité d'une occupation continue; son développement se poursuit ainsi de façon lente et seulement par étapes. Il faut donc exiger des futurs metteurs en scène — outre le talent, bien entendu — une formation solide et une expérience pratique dans la direction des acteurs ainsi que des connaissances profondes de toutes les conditions artistiques et techniques du film.

Quant à la dernière catégorie — les acteurs — la situation est assez semblable: les meilleurs et les plus connus viennent du théâtre. Quelques-uns, et nous nous en réjouissons, viennent aussi du cabaret et du théâtre d'amateur. Cela allait bien au début, aujourd'hui cependant il faut exiger d'eux aussi une sérieuse formation professionnelle, si à l'avenir nous voulons avoir suffisamment d'acteurs capables. A tous ceux qui veulent faire du cinéma, il faut dire avec toute la clarté nécessaire que les exigences vont toujours croissant. Il ne suffit plus d'avoir une jolie apparence et une bonne tenue; depuis l'avènement du film sonore, il faut savoir parler.

L'expert zurichois s'est ensuite élevé énergiquement contre les dites «écoles de

cinéma», qui encouragent tous les jeunes gens à suivre des cours coûteux, au lieu de leur déconseiller ces cours s'ils n'ont aucune chance de succès. La Chambre du Cinéma ou une autorité semblable devrait surveiller ces institutions. En tout cas, et tant que les relations internationales ne seront pas rétablies, la production suisse ne pourra pas engager un personnel permanent.

Répondant aux différentes suggestions de la discussion, l'orateur refusa tout essai d'une étatisation de la production; le résultat en serait d'uniformiser la production, comme le prouvent bien des exemples dé-

courageants. Il faut se méfier même d'une subvention officielle. Jusqu'ici, les meilleurs films sont dus à l'initiative privée, et on ne devra jamais l'enchaîner.

Il a souligné aussi que malgré les progrès accomplis, la production suisse est encore à ses débuts, et ne pourra renoncer aux étrangers et aux suggestions venant de l'étranger. Nous ne manquons pas de matériel artistique; les obstacles sont plutôt de nature économique et pourraient être surmontés par l'union de toutes les associations professionnelles et une collaboration pleine de compréhension avec les autorités.

Victor Boucher

Un grand comédien a disparu.

Le théâtre et le cinéma sont en deuil. Victor Boucher, un des meilleurs comédiens, s'est subitement éteint. Tous ceux qui l'ont connu, qui l'ont vu et applaudi sur la scène parisienne et dans de nombreux films, sont bouleversés par cette mort qui, comme l'exprimait Maurice Chevalier, «rend encore plus triste les tristes jours que nous vivons».

Avec Victor Boucher disparaît non seulement un comédien d'un talent exceptionnel et qui symbolisait l'esprit parisien le plus pur, mais un grand artiste et un homme toujours prêt à aider les autres, un homme d'une finesse et d'une générosité devenue, hélas, assez rare dans notre époque. Entre le comédien et les personnages qu'il incarnait, il y avait (comme le remarque très justement André Warnod), une ressemblance extrême — il jouait les «Victor Boucher», ces êtres honnêtes et bons, timides, naïfs et malins tout à la fois, et un peu ahuris.

Depuis ses débuts à Paris, il est resté lui-même, tout le long de sa glorieuse carrière, tout le long des innombrables rôles qu'il a créés à la scène comme à l'écran, les marquant tous de sa personnalité et apportant à tous sa merveilleuse conscience professionnelle. Mais depuis trois ans, le célèbre créateur de tant de comédies et directeur du Théâtre de la Michodière à Paris, était marqué par le destin. Depuis cette terrible attaque qui le frappa, en automne 1939, en pleine représentation, et le laissa à demi paralysé pour quelque temps, on craignait une issue fatale. Mais lorsqu'en avril 1940 il reparut sur la scène, au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance, lorsqu'il reprit quelques mois plus tard son activité, nous étions un peu rassurés: récemment encore, il avait tourné un film, la comédie «Ce n'est pas moi». Sa mort est d'autant plus brusque, le deuil est d'autant plus cruel.

Les nombreux articles publiés à sa mémoire par la presse française et internationale reflètent la douleur de ses admirateurs. Citons ici parmi ces nécrologies celle

d'un auteur célèbre, Edouard Bourdet, parue dans le «Figaro»:

«C'était un grand comédien. Son art était fait de précision dans les gestes, les attitudes, les intonations. Il travaillait lentement aux répétitions, réfléchissant, tâtonnant, mettant une sorte de coquetterie à se laisser distancer par les autres, à paraître le moins avancé dans son travail. Puis un jour, brusquement, le voile se déchirait, le personnage faisait son apparition et, dès lors, éclipsait tout le reste.

Sa plus grande séduction était dans sa voix, une voix chaleureuse, tendre, irrésistible. Des spécialistes ont cru parfois l'imiter en parodiant certains de ses tics, cette manière à lui de trébucher sur un mot, qu'il pouvait se permettre parce qu'il l'avait inventée, mais son véritable talent, sa force comique étaient ailleurs et c'était bien autre chose! Rien n'était plus profond, plus humain que la façon dont il composait son personnage. Et quelle conscience dans son métier! Il ne cessait jamais de travailler. Combien de fois m'a-t-il dit, à la deux centième, à la trois centième d'une pièce: «Je suis content: dans telle scène, j'ai trouvé quelque chose que je cherchais depuis longtemps».

S'il fallait classer par ordre d'importance les caractéristiques de son merveilleux talent, je mettrais au premier rang la qualité de sa naïveté. Une authentique naïveté est infiniment rare au théâtre. Celle de Victor Boucher était inimitable, jamais pesante, jamais exagérée: là comme ailleurs, on n'échappait pas à son charme.

Homme de théâtre par excellence, il avait une extraordinaire prescience, quand on lui lisait une pièce, de ce que seraient les réactions du public. Il sentait «public» et ne se trompait presque jamais.

Et qu'il aimait son métier! Qu'il était heureux de jouer, de faire rire, d'être applaudi! Lorsqu'on le rencontrait, on savait à sa figure, à l'éclat de son regard, s'il était content de son rôle et si la pièce avait du succès: dès le matin, sa journée en était illuminée.»